3me Année. — N° 92 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 5 Avril 1866.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA

ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ

F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR frès, id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
MARTEAU. id., passage Jouffroy, 50 et 52.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 92 de l'Avenir

Paris, 5 Avril 1866

LE LIVRE D'ÉRASTE

PAR

ALIS D'AMBEL (1)

PHASE CHRÉTIENNE

La troisième phase, qu'on peut appeler la période du rachat ou de l'émancipation, commence à la naissance de ce Divin Enfant de la race de David, que tous les prophètes avaient annoncée, et que toutes les religions comme toutes les philosophies pressentaient. Les circonstances qui accompagnent cette naissance sont toutes providentielles, et chacune d'elles porte son enseignement. Mais l'égoïsme et l'orgueil, inoculés aux hommes par l'Esprit du mal, empêcheront ceux-ci d'apprécier la grandeur de la naissance du Fils de Marie, et il se passera de nombreuses générations avant que l'humanité comprenne l'étendue de la leçon que Dieu a voulu donner aux hommes, en faisant naître son Fils bien-aimé, son Missionnaire d'élite, non sur les marches d'un trône, non sur les degrés de l'autel, mais sur l'établi d'un artisan obscur; non dans une grande ville, non dans un palais, mais dans une étable misérable de Bethléem, la bourgade inconnue, entre un âne et un bœuf! Oui, c'est entre ces deux plus obscurs représentants du travail le plus ingrat, entre ces deux compagnons infatigables de l'humaine misère que Dieu fait naître ce descendant d'une race royale, dont la doctrine sublime et les prédications révolutionnaires, dont les miracles inouïs et la mort infamante doivent renverser de fond en comble le vieux monde païen. « N'est-ce pas là ce charpentier, ce fils de Marie, frère de Jacques, de Jude et de Simon? Et ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous? » disaient ses concitoyens. Oui, c'était là cet héroïque charpentier qui devait réédifier le monde qui s'écroulait. En effet, dès que la réflexion profonde eut mûri la pensée dans son vaste cerveau, la science et la puissance divines s'exhalèrent de tous ses actes et de toutes ses paroles; et quand, enfin, l'heure fut venue de remplir sa mission et de porter sa croix, on le vit choisir pour disciples et pour compagnons les plus ignorants parmi les ignorants, les plus simples parmi les simples, les derniers parmi les derniers, afin d'enseigner à tous, selon sa sublime parabole, que les derniers seront les premiers, et que le Souverain-Juge n'a qu'une même balance pour peser les pêcheurs ou les rois.

Voilà bientôt deux mille ans que Christ a semé par le monde la semence égalitaire, et c'est à peine si, depuis un siècle, quelques pousses vigoureuses ont enfin fructifié dans les terrains les plus favorables. Ah! c'est que les idées ne sont pas choses éphémères, et qu'il fallait le concours de plusieurs générations pour qu'un changement aussi radical s'opérât dans les mœurs et les habitudes humaines.

Comme vous le savez, non-seulement le Nazaréen a prêché en paroles, mais sa vie tout entière n'a été qu'une prédication continue de sa doctrine d'égalité, de charité et d'amour. Enfant, il confond dans le temple les docteurs de la loi; homme, il renverse toutes leurs théories spirituelles; prophète, il proclame le dogme de la charité et de l'abnégation personnelle; Christ, il sauve la femme adultère, et, martyr, il régénère et rachète le monde. « Aimez-vous les uns les autres, disait-il sans cesse à ses disciples, et ne faites jamais à personne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. » Il leur disait encore : « Tous les hommes sont frères en Dieu, *notre* père tout-puissant, et tous ont un droit égal à son héritage céleste. » C'est ainsi qu'il continua à les instruire, jusqu'à l'heure marquée pour le sacrifice, par ses préceptes, ses paraboles et ses homélies dans cette sublime doctrine qu'il résumait en ces deux mots magnifiques : amour et charité !

Quelle doctrine, en effet, que celle qui parvient à détacher l'homme des biens de la terre, en lui persuadant qu'il atteindra au delà de ce monde un but plus digne de son âme, en perfectionnant cette âme et en travaillant au soulagement de tous ceux qui souffrent. Mais aussi quelle satisfaction intime pour celui qui sacrifie tout à la conquête de ces biens spirituels, comme le firent les apôtres et les martyrs, à l'exemple de leur divin maître, qui leur avait enseigné par le sacrifice de sa vie, mieux que par la parole, que l'idée était supérieure à la chose, l'âme supérieure au corps, l'Esprit supérieur à la matière. Ah! ce splendide holocauste, accompli volontairement par le Fils de l'Homme, démontra péremptoirement cette victoire, ce triomphe de l'idée, que les apôtres et leurs disciples allèrent propager parmi les juifs et les gentils, et que le Spiritisme est appelé aujourd'hui à faire pénétrer plus avant dans le cœur des nations.

Néanmoins, constatons que, dès après Christ, l'Esprit s'émancipe plus vigoureusement, et lutte, pour ainsi dire, corps à corps avec la matière brutale étonnée. Celle-ci résiste avec la conscience de sa force et se défend avec l'énergie du désespoir. A aucun prix, elle ne veut se déposséder de sa puissance; mais elle a beau faire, elle a beau se raidir, chaque jour, chaque mois, chaque année, chaque siècle brise et emporte un des anneaux de cette chaîne qui rive encore l'Esprit à la matière. Ajoutons que l'heure n'est pas éloignée où la matière, enfin humiliée, subira la loi de l'Esprit vainqueur : telle est l'œuvre que l'Éternel a réservée au Spiritisme naissant.

Il est constant que ce n'est que de l'ère chrétienne que date l'affranchissement de l'Esprit. C'est depuis lors seulement que la possession de l'homme par son semblable, que l'esclavage est déclaré antidivin et antihumanitaire. Ce n'est qu'à partir de cette époque que peu à peu, homme à homme, pays par pays, cette infirmité sociale disparaît du milieu des nations. Mais que de guerres sanglantes, que de luttes, que de révoltes, que de répressions et de représailles terribles! Tout est prétexte à bataille : la croyance, lutte contre la croyance, les nobles contre la royauté, les manants et les bourgeois contre la noblesse, et les rois contre eux tous, c'est-à-dire l'idée dominatrice, l'idée de nivellement. L'idéalité vraie se révolte contre la réalité mensongère, l'opprimé contre l'oppresseur. Ah! la mauvaise cause n'est pas toujours vaincue! Qu'importe! Si les hommes succombent, l'idée surnage au-dessus de l'hécatombe; on ne tue pas l'idée, et bientôt, quand on la croit déracinée, quand on a jeté au vent les cendres des victimes, elle se relève plus vivante et suscite de nouveaux combattants.

Insensés ceux qui veulent entraver la marche du progrès! Insensés, car l'idée triomphe toujours comme a triomphé l'idée égalitaire et chrétienne!

ÉPOPÉE

Mais aussi, qu'elle est gigantesque, cette épopée qui commence à la crèche de Bethléem, ascende jusqu'à la croix du Golgotha, assiste à la dispersion d'Israël, voit le saccage et la ruine de Jérusalem, contemple la chute du paganisme et de l'empire romain, aide les nationalités à se reconnaître et à se reconstituer sur leurs bases normales, laisse enfin naître, grandir et passer des empires, des républiques et des royautés pour venir aboutir à ce grand cataclisme social de 1789, qui en forme pour ainsi dire le couronnement.

Après la mort de celui que les nations délivrées du despotisme et du paganisme latins appelèrent avec tant de raison l'HOMME-DIEU! un orage épouvantable éclata sur le vieux monde, et les nations opprimées et non vaincues, se sentant mal à l'aise sous l'étreinte énervante d'un empire qui défaillait, secouèrent leurs larges crinières, et, comme le lion à son réveil, brisèrent les misérables entraves des lieutenants des imperators romains. A force d'avoir été battus sur les champs de bataille, les peuples asservis avaient appris, avec la discipline et la tactique des armées de la ville éternelle, l'art de la guerre et le chemin de la victoire, et lorsque les légions césariennes, amollies par la table et la débauche et gorgées de luxe et de luxure, se virent tout à coup enveloppées par ce qu'elles appelaient dédaigneusement des hordes barbares, elles commencèrent à s'apercevoir qu'il fallait compter avec elles, et que ce ne serait pas chose facile d'en venir à bout. Mais en vain les proconsuls envoyèrent-ils dépêches sur dépêches, estafettes sur estafettes, les impérators plongés dans

(1) Voir les numéros 86, 87, 88, 89, 90 et 91.

les plaisirs du cirque et du sérail, et occupés d'autre part à se défendre contre le poignard et le poison de leur propre famille, avaient, comme vous le voyez, bien d'autres soucis que le soin de leur empire. D'ailleurs les demandes étaient identiques, les proconsuls des Gaules, de la Germanie, de l'Afrique et de l'Hispanie réclamaient des secours et des légions à grands cris. Ne pouvant répondre et satisfaire à tous, ils ne trouvèrent rien de mieux que de ne répondre à personne. Dès lors les proconsuls et les généraux se déclarèrent indépendants; des empereurs surgissaient de tous côtés, et les nations ne savaient plus auquel entendre. « Quand un royaume se divise contre lui-même, c'est qu'il faut que sa puissance prenne fin! » Cette parole prophétique de Christ s'accomplissait donc pour l'empire romain. Bref, la dissolution s'était emparée de ce vaste colosse dont chaque jour elle détachait des tronçons. Mais aussi quels effrayants agents de dissolution que ces Tibère, ces Caligula, ces Claude, ces Néron, ces Vitellius, ces Domitien, ces Commode, ces Caracalla et ces Héliogabale! Quels empires assez robustes auraient pu résister à cette sape continue de démoralisation et de carnage? Quelles nations assez grandes ou assez affermies dans leurs vertus auraient pu opposer une digue suffisante à ce torrent de corruptions? Le corps social tout entier était infecté, et la plupart des foyers domestiques furent souillés par cette promiscuité incestueuse que les Claude et les Héliogabale avaient affichée avec une audace inouïe et une impudeur sans pareille dans leurs palais et leurs villas. Ce fut le siècle de Messaline; cela dit tout; mais quelle flétrissure pour un siècle!

En somme, sous ces tristes et derniers représentants du culte et de l'absolutisme païen, une soldatesque effrénée, sans mœurs comme ses empereurs, dissolue comme ses Césars, dominait et commandait en maîtres. Il fallait à tous ces soudars des sesterces et toujours des sesterces; quand le trésor était à sec, la caisse des municipes devait y pourvoir, et, si leurs magistrats ne s'y prêtaient point, on les égorgeait et tout était dit. Aussi les prétoriens étaient devenus une puissance terrible avec laquelle chacun devait compter, car eux seuls, en définitive, régnaient véritablement dans la Rome impériale. Mais bientôt les autres légions, composées d'éléments étrangers et également avides de pouvoir, se tournèrent contre les prétoriennes, et celles-ci comptèrent dès lors autant de défaites que de combats. D'un autre côté, en même temps que les germes dissolvants sous lesquels craquait de toutes parts cet immense édifice se répandaient, une idée nouvelle se faisait jour çà et là; c'est que les légions étrangères les plus braves et les mieux disciplinées avaient été infestées, comme disaient les pontifes païens, de l'idée révolutionnaire, c'est-à-dire de l'idée chrétienne, et qu'elles avaient porté cette bonne semence par toutes les contrées de la terre, qui subissaient encore, au moins en apparence, l'ancien prestige des Césars et de Rome.

DES ARMÉES. LEUR ROLE PROVIDENTIEL

O hommes, qui ne sondez jamais les vraies causes des choses, ou qui n'en voyez presque toujours que les côtés superficiels, vous vous imaginez le plus souvent que lorsqu'un général, un roi ou un empereur s'en va guerroyer par le monde, c'est tout uniment pour satisfaire les besoins d'une ambition insatiable ou inassouvie: détrompez-vous! car, lorsqu'il va ainsi présider à ces immenses hécatombes d'hommes, il accomplit toujours une mission qu'il peut quelquefois pressentir, mais dont il ignore à coup sûr les futures et admirables conséquences. C'est que ses bataillons de guerre traînent invariablement à leur suite, à son insu et malgré lui, bien autre chose que des canons rayés et autres engins de mort. Grâce à Dieu, un souffle inconnu suit toujours les légions conquérantes, et ce souffle, cette inspiration, c'est l'idée! l'idée émancipatrice, l'idée révolutionnaire, l'idée du progrès qu'elles répandent partout sur leur passage. Qu'importe ensuite qu'elles soient vaincues, quand leur mission secrète et providentielle est accomplie!

Mais comment une armée, ordinairement envahie par l'esprit guerrier et de domination, soumise à un pouvoir absolu et jaloux, dont elle exécute aveuglément les ordres les plus inouïs, peut-elle, me direz-vous, être en même temps un instrument d'émancipation, de propagande et de paix? C'est que l'armée est un faisceau d'individualités diverses, puissamment reliées entre elles, d'abord par une hiérarchie et une discipline souveraines, puis surtout par la fraternité et la solidarité militaires; c'est que ces individualités apportent avec elles dans les rangs leur contingent d'aspirations en l'avenir; c'est que les idées généreuses qu'engendre constamment la vérité trouvent toujours un asile dans ces cœurs braves et loyaux. Ah! certes, l'histoire est là qui constate avec impartialité que l'idée souvent traquée, comme une bête venimeuse, dans les villes et dans les ateliers, a trouvé de tout temps, au milieu des armées les mieux disciplinées, un refuge contre la persécution. En effet, grâce à la fraternelle solidarité du soldat, abritée et protégée par la gloire d'un drapeau haché par la mitraille, l'idée nouvelle échappe ainsi aux sbires d'une politique inquiète, et plus tard, quand la tourmente est passée, elle a si bien fait son chemin, qu'elle est acclamée par ceux-mêmes qui la persécutaient.

Quand un laboureur veut ensemencer son champ, se borne-t-il à jeter çà et là sa graine au gré du vent d'automne? Non! il procède plus logiquement, et ce n'est qu'après avoir déchiré le sein de la terre avec le soc de la charrue et passé la herse ennemie des mauvaises racines, qu'il va sillon, par sillon, semer l'avoine et le froment. Eh bien! quand une nation initiatrice comme la France, par exemple, a reçu d'en haut des ferments nouveaux d'émancipation, c'est avec l'acier de ses baïonnettes et les boulets de ses canons rayés qu'elle se voit contrainte aujourd'hui d'aller déchirer le flanc des autres nations, afin d'y ensemencer la vérité nouvelle. Ainsi firent armées de piques et d'épieux, de balistes et de catapultes, les légions romaines pour l'idée chrétienne. J'en atteste la légion fulminante! j'en atteste la légion thébaine! Ainsi agirent pour les immortels principes de la Révolution française les régiments de la République et du premier Empire; ainsi viennent de faire et font encore aujourd'hui les armées françaises dans l'extrême Orient.

Admirons, mon fils, la puissance et la grandeur de ce Dieu qui conduit tout, et bénissons-le des voies mystérieuses qu'il prend, pour faire progresser l'humanité. Certes, la liberté politique, fille de la liberté de conscience, bâillonnée par le fils de la révolution, ne devait pas espérer se relever de sitôt du lit de Procuste, où l'avaient étendue les monarchies coalisées de l'absolutisme. Certes, on ne devait pas non plus espérer que ce droit inhérent aux nations de se gouverner elles-mêmes, selon leurs besoins sociaux, se relèverait si énergiquement au milieu des nations européennes; et cependant, tout cela s'est réalisé! Pourquoi et comment? C'est parce que, obéissant aux décrets providentiels, l'empereur, oppresseur de la pensée librement manifestée en France, avait semé à pleines mains par la vieille Europe étonnée les germes fécond de ces libertés qui se font jour de toutes parts aujourd'hui.

D'un autre côté, quelle leçon pour l'orgueil de ces vieilles races royales dont la sève impuissante et épuisée ne pouvait plus suffire aux besoins nouveaux des peuples! Quelle leçon pour ces voltigeurs de l'absolutisme et de ce qu'ils osaient appeler le droit divin: que cette pourpre impériale audacieusement jetée sur ses propres épaules par cet obscur mais glorieux soldat, qui venait rappeler à tous ces demi-dieux du pouvoir absolu que, selon la parole du poëte: le premier qui fut roi fut un soldat heureux! Aussi quelle humiliation ne fut pas la leur, quand après avoir fait antichambre à la porte de ce lieutenant parvenu, ils n'en reçurent qu'un regard de mépris et se trouvèrent brutalement remplacés dans leurs états ou leurs principautés par des caporaux de son armée. C'est que tant vaut l'homme, tant vaut la place et qu'un homme de rien comme ce Bonaparte légendaire dépassait de cent coudées tous ces pygmées de la sainte alliance catholique apostolique et romaine. Et puis n'était-ce pas un envoyé de Dieu, chargé d'ensemencer au milieu de toutes ces royautés surannées les idées de liberté, de fraternité, et d'égalité, qu'il croyait lui-même de bonne foi avoir extirpées du sol de la France impériale? C'est que son despotisme militaire qui faisait tout plier devant sa volonté, fléchissait lui-même devant la sévère discipline qu'il avait instituée; il respectait et favorisait au sein de son armée cet esprit de fraternité et de solidarité qui en faisait des légions invincibles. En conséquence, en ouvrant les flancs de ses bataillons à ces sœur jumelles de la liberté, n'était-ce pas également lui donner asile? Il est donc juste de rendre à César ce qui appartient si légitimement à César.

Mais plus que lui et mieux que lui, chacun de ces soldats illettrés qui se seraient fait massacrer jusqu'au dernier pour leur aigle et leur empereur, avait concouru à cette œuvre émancipatrice. Chacun d'eux avait emporté à la semelle de son soulier un peu de cette terre de France, arrosée du sang de tant de martyrs et si propre à la fécondation des idées généreuses et progressives. Ah! mes amis, chacun de ces humbles apôtres a plus contribué qu'on ne pense et qu'ils n'y pensaient eux-mêmes à l'œuvre incessante du progrès humain. Gloire à eux dans l'éternité!

ERASTE.

Pour copie conforme:

ALIS D'AMBEL.

CHRONIQUE SPIRITE

Lecteurs, vous convient-il feuilleter avec moi quelques journaux?

Voici le *Siècle* du 23 mars: on y trouve, aux *Ephémérides*, une courte biographie du chevalier de Folard, stratégiste du temps de Louis XIV, très-versé dans la théorie de son art, sur lequel il a écrit un ouvrage remarquable, le *Traité de la défense des places*; seulement « vers la fin de sa vie, dit M. Eugène d'Auriac, ce tacticien célèbre eut le malheur de s'enthousiasmer pour les visions des convulsionnaires. »

S'enthousiasmer n'a pas été un bien grand malheur. Le sujet était tout au moins fait pour étonner et valait la peine qu'un esprit laborieux, un homme intelligent s'en occupât.

La chronique du 19 mars de la *Liberté* contient une digression qui me paraît quelque peu contradictoire sur le Spiritisme. Comment ne peut-on en parler dans la presse périodique sans témoigner qu'on ne le connaît pas? Qu'on s'abstienne donc, et s'il y a quelque nouvelle à apprendre au public, qu'on se borne à la raconter sans ajouter tous ces considérants inconsidérés! Voici le fait:

D'abord un préambule à l'adresse de ces pauvres diables de Davenport qui ont encouru les colères de tout ce qui n'est pas spirite, parce qu'ils se sont laissés regarder comme médiums spirites, et qui n'ont pas pu être défendus par les spirites, parce qu'ils n'ont pas dit qu'ils le fussent, qu'ils disaient plutôt ne pas l'être et que d'ailleurs ils ne cherchaient qu'à « gagner beaucoup d'argent » avec leurs expériences, ce qui est essentiellement anti-spirite.

Suivant l'honorable chroniqueur de la *Liberté*, ils auraient mieux fait de s'annoncer comme prestidigitateurs.

S'ils l'étaient, oui; mais s'ils ne l'étaient pas, non; parce qu'ils ne faut jamais mentir, même par condescendance pour une prévention générale. La vérité est qu'ils auraient dû s'expliquer franchement sur ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, ce qu'on n'a jamais bien su; et dans le cas de médianimité, ne pas s'en faire un moyen de battre monnaie.

« Cet exemple (de la mésinfortune des Davenport), dit M. de Fonvielle, semble avoir eu une action salutaire sur le fameux médium Home, car au lieu de persister dans son industrie interlope, ce personnage se décide, nous dit-on, à abandonner le surnaturalisme pour monter sur les planches d'un théâtre et jouer le rôle d'Hamlet.

» Nul doute que M. Home ne remplisse à merveille toutes les conditions requises pour faire un Hamlet merveilleux. Au lieu de faire hausser les épaules aux gens sensés, il pourra les faire frissonner d'admiration lorsqu'il récitera les splendides vers de Shakespeare, et que la mélancolique et fatale personnalité du prince de Danemark se sera incarnée en lui.

» Dût Allan Kardec nous prendre en pitié, nous n'en pensons pas moins qu'un bon acteur vaut deux fois mieux que tous les médiums, les spirites et tous les sorciers du monde. »

Entendons-nous! Un médium spirite n'est pas plus un sorcier qu'un gendarme n'est un brigand. L'un et l'autre recourent aux armes, mais celui-ci pour voler et celui-là pour l'en empêcher. De même le médium spirite pratique son œuvre en vue du bien et le sorcier en vue du mal.

Un publiciste spirite, M. Allan Kardec, est ici personnellement interpellé. Je n'ai pas à répondre pour lui, je ne m'inquiète que du point de vue général de la question. Est-elle raisonnablement envisagée?

La *Liberté* nous apprend que M. Home entre au théâtre. Ce n'est pas impossible. Le célèbre médium a toujours eu des goûts artistiques. Il a fait de la sculpture. On se rappelle qu'il avait résolu, par un séjour prolongé à Rome, de se perfectionner dans cet art pour y trouver des ressources assurées, ne pouvant et ne voulant faire de sa faculté une industrie même interlope quoi qu'on en die.

Il la tenait pour cela en trop grande vénération, ce qui ne l'a pas empêché, ou, si l'on veut, ce qui a été cause qu'il a été immédiatement expulsé des États romains par la police pontificale. Le célèbre médium ne changeait donc pas de conviction, et n'était d'ailleurs pas maître de renoncer à une faculté et à des attributs entièrement indépendants de sa volonté.

Or, l'art dramatique est-il plus incompatible que la statuaire avec les phénomènes médianimiques et avec la foi spirite? Nullement. Il y a bon nombre d'acteurs qui la professent, et l'on peut être très-bon artiste et très-bon médium. Nous croyons même que cette seconde qualité ne peut qu'être favorable à la première; le sujet en devient plus accessible à des influences extérieures qui animent son jeu, et lui communiquent le feu d'une inspiration éminemment désirable pour certains rôles, celui d'Hamlet entre tous, car le personnage d'Hamlet est quelque peu médium; il est *voyant*. L'Esprit de son père lui apparaît et lui parle.

En vérité, je me demande comment les mêmes gens qui ont été *assez sensés* pour hausser les épaules en présence d'un fait réel, le seront assez peu pour frissonner d'admiration à la vue de la représentation fictive du même fait sur les planches d'un théâtre.

Si vous n'aimiez pas la guerre et la désapprouviez, vous donneriez votre désapprobation aux jeux militaires de l'Hippodrome et du Châtelet, qui ne peuvent qu'entretenir un goût que vous voudriez voir s'éteindre.

Si donc vous haussez les épaules au récit des apparitions obtenues par la puissance de Dunglas Home, haussez-les aussi aux splendides vers d'un Shakespeare, qui fait converser ensemble des hommes et des Esprits!...

Je reviendrai sur Shakespeare, un des plus illustres précurseurs du Spiritisme. Il avait les connaissances et pratiquait bon nombre des œuvres désignées aujourd'hui sous ce nom. Elles l'étaient sous d'autres à cette époque. Qu'importe les mots! qu'on dise spiritisme ou pneumatologie, illuminisme ou magie, théurgie ou art angélique, les vérités ainsi dénommées demeurent toujours les mêmes, toute réserve faite des variations apportées dans la pratique et des progrès réalisés dans la théorie.

Il y en a certainement de réels sous ce dernier rapport; mais ne nous dissimulons pas que, sous d'autres, nous sommes fort inférieurs à nos devanciers. Il existe bien des secrets de la science des Esprits dont une influence des plus étiolantes a fait faire trop bon marché. C'est une faute que par la suite on réparera.

Il vient de paraître, prétend-on, un livre très-important intitulé: les *Blagues de l'Univers*. C'est le trop célèbre Barnum qui a commis cette œuvre et ce titre. Inutile de dire que spiritisme et médianimité tiennent un des premiers rangs dans l'énumération des blagues que signale l'auteur. Je veux croire qu'il en a toujours été vierge, et dans cette circonstance plus que jamais. Mais alors comment caractériser ce qu'il vient nous dire là? Lecteur spirite, savez-vous comment il explique les bruits de la typtologie? Je vous le donne en cent. Vous ne le devinerez pas, c'est impossible, puisque vous le savez déjà. Même vous en avez tant ri que vous allez peut-être en pleurer maintenant. Franchement, il y aurait de quoi. Contenez-vous cependant, et ayez le courage de l'entendre.

Eh bien! ces bruits... Mais j'aime mieux céder la parole à M. le chroniqueur de l'*Epoque* du 27 mars:

« Comme le Spiritisme nous envahit... » Il le reconnaît! « Comme le Spiritisme nous envahit, qu'il a ses journaux, ses prophètes et ses fanatiques, qu'il peuple Charenton de fous et le monde d'imbéciles, je ne suis pas fâché de puiser dans *les Blagues de l'univers* quelques renseignements certains sur la manière dont les médiums produisent ces bruits inquiétants qu'on attribue aux Esprits. Ces bruits sont obtenus à l'aide du relâchement des attaches des articulations et en faisant craquer les jointures des orteils et des genoux. »

Ouf! la funeste théorie du muscle craqueu !

Ainsi c'est bien décidé, nos muscles craquent et nos langues blaguent. Craqueurs et blagueurs sur toutes les coutures, voilà ce que sont ces fanatiques, ces fous, ces imbécilles de spirites, d'après le jugement porté par le modéré, le sensé, l'espiègle chroniqueur de *l'Époque*, sur la foi des explications universelles de M. Barnum.

Je ne conteste pas que M. Barnum n'ait imaginé lui-même celle-ci et qu'il ne l'ait trouvée qu'en lui seul. C'est une gloire que je serais fâché de lui contester; mais enfin il n'en est pas l'inventeur. Un autre aurait le droit d'en revendiquer la qualité; seulement il ne le fera pas; que M. Barnum se rassure; car son rival, je veux dire son devancier, est enfermé dans une maison d'aliénés.

Je ne le nommerai pas; il y a de grandes infortunes qu'il faut couvrir d'un crêpe de deuil. Tout Paris, toute la France ont éprouvé une impression pénible à voir la science la plus éminente tourner en démence monomane et furieuse, un des prince du corps médical devenir fou. Ses amis et ses connaissances s'y attendaient, a-t-on dit. Les spirites, sans le connaître, ont partagé les sentiments de tous, mais n'en ont pas éprouvé l'étonnement.

La théorie du muscle craqueur, comme explication des bruits médianimiques, imaginée par l'infortuné savant, leur avait fait concevoir à regret des doutes trop fondés sur son état mental.

M. Barnum, ranimant cette étrange élucubration aux applaudissements de M. Jules Richard, affirme donc que « les bruits attribués aux Esprits sont simplement obtenus à l'aide du relâchement des attaches des articulations et en faisant craquer les jointures des orteils et des genoux. »

C'est ainsi qu'il les explique. Mais comment expliquera-t-il que les bruits en question étant ainsi produits par les médiums, leur feront nommer les parents morts de tel visiteur inconnu, révéler des particularités de sa vie privée, donner des réponses dans des idiômes dont ils ne connaissent pas le premier mot.

Tous ces faits et bien d'autres se produisent journellement. Il serait si simple de les prendre tels qu'ils sont, dût-on réformer certaines opinions qu'on s'est faites et qui, après tout, ne reposent sur aucune preuve péremptoire! Mais non; on aime mieux nier de prime-abord, avec force injures, ce qui vous déplaît, à l'instar de l'autruche dans le désert, qui, à la vue du danger, se cache la tête sous l'aile, et parce qu'elle renonce à le voir, se persuade qu'il n'existe plus. Se mentir à soi-même est ce qu'il y a au monde de plus pitoyable et vous rabaisse au-dessous de la brute. C'est abdiquer son libre arbitre, étouffer son intelligence, dégrader son caractère, cesser d'être homme.

Il est vrai que M. Barnum a fait une remarque importante que je reproduis textuellement d'après le même compte rendu:

« Les médiums ne répondent pas aux questions comme celles-ci:

« Où êtes-vous mort? »

« Quand? »

« Qui vous a soigné dans votre dernière maladie? »

« Combien de personnes étaient présentes au moment » de votre mort? »

Mais si les questions sont de la nature de celles qui suivent, les réponses sont faites généralement:

« Etes-vous heureux? »

« Etes-vous souvent près de moi? »

« Pouvez-vous avoir une influence sur moi? »

« Vos idées religieuses, se sont-elles modifiées depuis que vous êtes entré dans le monde des Esprits? »

Eh bien! j'en suis fâché pour M. Barnum; mais les résultats obtenus dans mille et mille expériences, démentent complétement son observation. Tel ou tel Esprit peut avoir ses raisons pour ne pas donner de réponses précises dans telle ou telle circonstance, aux demandes qui lui sont adressées; mais il arrive aussi souvent que tel ou tel autre y satisfait, je veux dire daigne y satisfaire.

En somme, j'engage M. Barnum à mûrir ses observations avant de publier une nouvelle édition de son œuvre: *les Blagues de l'univers*, et à la considérablement corriger, modifier et rectifier; si non, je réponds qu'elle sera bien, puisque blague il y a, la plus complète et la mieux réussie de toutes.

ALP. DE BOISMARTIN.

L'AVENIR

Moniteur du Spiritisme

Tel est le titre de ce journal qui peut être considéré comme étant l'organe des spirites et des spiritualistes de Paris. Le numéro du 11 janvier 1866, contient une excellente traduction de l'adresse au monde, publiée par la convention de Philadelphie. Nous y trouvons aussi quelquesc ommunications très-intéressantes, ainsi qu'un article très-remarquable d'André Pezzani sur le sujet suivant: Il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus. L'auteur prouve, par une série d'arguments des plus concluants, que ce texte ne justifie pas la croyance à un enfer personnel et à la damnation du plus grand nombre. Il cite, à l'appui de son opinion, l'éminent théologien Gerbier,

Somme toute, l'*Avenir* mérite d'être lu par les philosophes et tous les réformateurs religieux

The Religio-Philosophical Journal
(Chicago).

Nous remercions notre excellent confrère de Chicago de sa bienveillante appréciation et nous nous efforcerons plus que jamais de nous en montrer digne. A. D'A.

MAISON HANTÉE

Dans la cinquième rue de Philadelphie, district de Southewark, se trouve une maison en briques de trois étages, dont le premier sert de magasin de draperies et de soieries; les autres forment l'habitation du propriétaire et de sa famille. Les locataires actuels occupent cette maison depuis plus de dix ans, et rien, jusqu'à jeudi dernier, n'était venu troubler leur vie paisible. Trois jeunes personnes de la famille s'étant retirées dans leur chambre habituelle, au troisième sur le devant, elles furent réveillées pendant la nuit par un bruit étrange; elles se levèrent pour en chercher la cause, et ne furent pas peu surprises de trouver par terre une quantité d'objets de toilette, tels que peignes, brosses, etc. Elles remirent tout en place sur une commode; mais à peine s'étaient-elles couchées que le désordre recommença. Elles se levèrent de nouveau, non sans une certaine émotion; la vue d'une glace se détachant du mur et allant se briser contre le mur opposé, ne les rassura guère. Elles appelèrent leur frère; grand fut l'étonnement de celui-ci de voir descendre de la cheminée les ornements qui s'y trouvaient et se livrer par terre à une danse échevelée. Des bruits bizarres se faisaient entendre au plafond et dans les murs; bref, la nuit se passa sans sommeil.

Avec le jour revint le calme; mais pendant que la dame de la maison préparait la table pour le déjeûner, une soucoupe s'envola et se cassa contre le mur; le repas eut lieu cependant sans autre accident et chacun alla à ses affaires. Le désordre recommença dans la soirée : les portes s'ouvrirent avec violence; un objet en ivoire s'élança d'une table et vola à travers les carreaux d'une fenêtre. Les ornements de la cheminée renouvelèrent leurs ébats; les tableaux se détachèrent et traversèrent la chambre avec une rapidité merveilleuse, tantôt en brisant un cadre, tantôt sans avarie. De peur d'une destruction complète, on ôta les tableaux et les glaces et on les posa par terre; mais une grande glace s'éleva en dépit de cette précaution et prit son vol en zigzag à travers la chambre; la rencontre du mur la réduisit en mille morceaux. Les pauvres locataires passèrent une nuit pleine de terreur. Les assiettes se mirent le lendemain de la partie; bientôt il n'en resta plus une seule d'intacte. Le déjeuner fut pris sur les genoux, et tous les objets mobiliers de quelque valeur, tels que tableaux, glaces, etc., furent transportés dans une maison voisine, où ils se trouvent encore.

Le père et la mère de cette famille sont membres de l'Église baptiste; ils firent part à leur pasteur de ces faits étranges. Ce dernier, accompagné d'un de ses collègues, se rendit à la maison mystérieuse pour y passer la nuit du samedi au dimanche. Nous avons longuement causé avec un de ses ecclésiastiques. Il nous a paru très-intelligent et avoir reçu une éducation solide; les phénomènes apparents de la philosophie naturelle avaient été chez lui l'objet d'études sérieuses. Il nous dit qu'il avait d'abord cru les habitants de la maison les victimes de quelque mauvais plaisant; mais ce qu'il avait lui-même vu le jetait dans la plus grande perplexité.

Dès qu'il eut pris place au salon, il vit un recueil d'hymnes s'élancer d'une salle et frapper la porte. Il ramassa le livre et le remit sur la table; une force invisible le lança une seconde fois à travers la chambre, et un Nouveau Testament l'accompagna. Bibles, Testaments et Hymnes manifestèrent pendant cette nuit d'étranges facultés. Ces livres, tantôt faisaient dans l'air le tour de la chambre, tantôt s'échappant par la tangente, ils venaient se heurter contre les murs. Cela dura ainsi plusieurs heures. Les deux pasteurs s'ingénièrent à découvrir le truc qui devait produire ces mouvements mystérieux; mais toute leur sagacité fut en défaut. D'autres manifestations eurent lieu pendant cette nuit; une ardoise atteint d'un bond le plafond et s'y brisa; un modèle de navire fit un voyage de circumnavigation aérienne et vint s'échouer contre le mur. Le portrait si connu du président Lincoln et de son fils fut décroché de son clou et jeté avec violence contre le mur. Un jeune monsieur, témoin de ces scènes, exprima son incrédulité à l'égard des phénomènes surnaturels; il fut rudement secoué par des mains invisibles.

Le vacarme a recommencé hier matin. Une servante, en train de laver la vaisselle, reçut au front un verre à pied qui lui fit une profonde entaille. Les clefs quittèrent les serrures des portes; ce qui restait de plats et d'assiettes fut jeté par terre. La malheureuse famille eut la plus grande difficulté à manger son dîner du dimanche, car l'assiette, qui n'était pas lancée contre le plafond, était sûre d'être brisée par terre. Le pain même semblait doué de vie et se livrait à des mouvements fantastiques. Une jeune personne de la famille, revenant de l'église, se vit arracher son livre de prières en entrant au salon. L'après-dîner a été assez calme; on entendit des bruits sourds; mais il n'y eut pas de mouvements d'objets inanimés.

Quelques spirites ont visité la maison; ils attribuent ces scènes violentes à la présence de mauvais Esprits, sans cependant pouvoir dire qui les aurait attirés. Toute la famille est hostile aux dogmes du Spiritisme et appartient à l'Église baptiste. On n'a jusqu'ici proposé qu'une seule théorie pour expliquer ces manifestations mystérieuses : les superstitieux prétendent qu'elles sont dues à une dame qui avait été en pension chez cette famille pendant quelques mois et qui l'avait quittée après une discussion. Cette dame serait une spirite, et elle aurait provoqué cette invasion de mauvais Esprits. Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir le moindre doute sur la réalité de ces faits. — ***Philadelphia Inquirer*** du 5 février.

(***Banner of Light.***)

Traduit par J. MITCHELL.

VARIÉTÉS SPIRITES

—

L'Esprit servant de Torralba.

Le docteur Eugénio Torralba, médecin de Cuença, fut déféré à l'inquisition en 1528, comme sorcier et magicien. Dans sa jeunesse, il était allé à Rome, où il fut page du cardinal Sodicini; là il étudia la philosophie et la médecine et discuta avec des médecins sur l'immortalité de l'âme que ceux-ci attaquaient. D'homme religieux il devint pyrrhonien. Parmi tous ses amis était un dominicain nommé frère Pierre, qui lui révéla un jour qu'il avait à son service un ange nommé Zéquiel; par lui, l'avenir et les choses cachées lui étaient connues. Cet Esprit ayant les pactes en horreur, rendait des service par pure amitié. Frère Pierre demanda à Torralba s'il serait bien aise d'avoir Zéquiel pour ami, disant qu'il pourrait, s'il le voulait, lui procurer cet avantage. — Torralba accepta avec empressement, et Zéquiel lui apparut sous la figure d'un jeune homme blanc et blond, vêtu d'un habit couleur de chair avec surtout noir, lequel dit à Torralba qu'il serait toujours à lui et le suivrait partout. En effet, depuis ce jour, il se présenta souvent et le transporta d'un lieu à un autre, lui donnait de bons conseils et n'était point ennemi du christianisme; de sorte que Torralba crut que Zéquiel était un bon ange. En 1502, il visita l'Espagne et l'Italie, passa bientôt pour un médecin fort habile, et devint le favori de plusieurs cardinaux; il étudia la chiromancie, de manière à satisfaire ceux qui l'interrogeaient sur l'avenir. Zéquiel lui apprit divers secrets, de sorte que Torralba gagnait beaucoup d'argent. Mais l'Esprit lui ayant dit qu'il ne devait pas faire payer ce qui ne lui coûtait rien, Torralba, manquant d'argent, devint triste. Zéquiel le lui reprocha, et Torralba trouva de temps en temps quelques ducats dans sa chambre, que Zéquiel niait constamment y avoir apportés. Les événement politiques qu'il lui annonçait se réalisèrent toujours; il lui avait dit que Pierre Margano perdrait la vie s'il quittait la ville, ce qui fut vrai; que le cardinal de Sienne ferait une fin tragique, ce qui se vérifia en 1517, etc.

En 1520, Torralba étant à Valladolid, dit à Don Diègue de Zuniga que, voulant s'en retourner à Rome en très-peu de temps, il allait y être transporté; en effet, Torralba arrive dans cette ville, où le cardinal de Volterre et le grand-prieur de Saint-Jean lui demandèrent de leur céder Zéquiel, qui refusa. En 1525, ce dernier dit à Torralba de retourner en Espagne, qu'il y deviendrait le médecin de l'infante; ce qui lui fut accordé. Le 5 mai, Zéquiel lui annonce que Rome sera prise par les troupes de l'empereur. Torralba désire voir cet événement; il sort de Valladolid à onze heures; l'Esprit lui remet un bâton noueux, lui recommande de fermer les yeux et de ne pas s'effrayer. — Nous ne dirons rien ici de ce qu'il vit pendant ce trajet d'une heure, car à minuit il était à Rome, dans la tour de Nono. Il vit le sac de la ville, la mort de plusieurs personnages et tous les détails de cette terrible journée. A une heure et demie il était de retour à Valladolid, et Zéquiel le quitta en lui disant qu'il devra croire désormais tout ce qu'il lui dira. Comme on ne tarda point d'apprendre la nouvelle de cet événement, il fut dénoncé, arrêté et incarcéré à Cuença, comme sorcier et insigne magicien, au commencement de 1528, et condamné à la prison le 6 mars 1531. Ce procès, fort abrégé ici, a été extrait, par Llorente, des pièces de Torralba. Son dénonciateur fut Don Diègue de Zuniga, son ami, le confident de ses prodiges, épris lui-même de Zéquiel. Les deux amis firent une confession générale et racontèrent minutieusement leur vie passée... Torralba, croyant avoir affaire à un ange, s'en était vanté. Rien ne manquait à la preuve de ces histoires merveilleuses. L'inquisition de Cuença devait donc se saisir de Torralba : elle lui demanda s'il croyait que l'Esprit était un mauvais ange, s'il avait fait un pacte, comment il avait fait ses conjurations?

Torralba avait toujours assuré que l'Esprit était un bon ange. — Lui ayant été demandé s'il lui avait prédit qu'il serait arrêté? il répondit qu'il l'en avait averti plusieurs fois, le détournant d'aller à Cuença, où ces malheurs l'attendaient, et déclara qu'il n'y avait pas eu de pacte, que tout s'était passé comme il l'avait dit... Il consentit à s'amender et à renoncer à la chiromancie. On lui défendit de communiquer avec Zéquiel; il répondit que cela ne dépendait pas de lui, mais qu'il promettait de ne plus l'appeler et de ne jamais consentir à ses propositions. — Vu son repentir, l'inquisiteur général mit fin à ses maux; sa détention avait duré près de quatre ans. Après cette disgrâce, l'amiral de Castille le retint en qualité de médecin.

Ce récit que nous avons abrégé, d'après un furibond démonophobe, M. Joseph Bizouard, doit être maintenant apprécié par nous, d'après le critérium que nous fournit le Spiritisme. Rien ne démontre que ce ***Zéquiel*** fût un Esprit mauvais ou inférieur; remarquons ce qui est dit, ***qu'il donnait à Torralba de bons conseils, n'étant pas l'ennemi du Christ;*** cet Esprit même montre qu'il est bon, puisqu'ayant révélé à Torralba des secrets pour guérir, il lui reproche de se faire payer de ses cures et de ne pas donner gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement. Cependant, comme Torralba était pauvre, voici qu'il lui apportait en cachette des ducats, et il ne voulait pas avoir le mérite de ces apports. Il le détourne d'aller à Cuença, où un malheur l'attendait, son emprisonnement. Nous avons beau peser toutes les circonstances du récit qui nous est fait, nous n'y trouvons absolument rien qui dénote la méchanceté de Zéquiel. Sans doute rien ne révèle non plus que ce fût un Esprit très-supérieur. Mais entre les Esprits malins ou impurs et les grands Esprits, il y a des variétés infinies d'habitants du monde spirite, et nous pensons que c'est dans une de ces catégories que Zéquiel doit être rangé.

A. DE MONTNEUF.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.